



## Un écrivain sans dieu

par Alain Freixe (L'Humanité, 23 avril 2015)

### Un écrivain sans dieu

**MICHAËL GLÜCK** revisite en poète le premier livre de la Torah, la Genèse. Aux sept jours attendus, il ajoute la nuit qui les a précédés.

**DANS LA SUITE DES JOURS,** de Michaël Glück.

L'Amourier éditions, collection « Poésie », 490 pages, 26 euros.

Sur la table des libraires, voir *Dans la suite des jours*, de Michaël Glück, édité par L'Amourier, impressionnée. Pour un pavé, c'en est un ! Et sous celui-ci, les pages ! 490 au total ! Michaël Glück et ses éditeurs ont choisi de regrouper les sept volumes parus entre 1996 et 2008 : *Jour un, le Lit, la Table, le Couteau, le Berceau et la Tombe, l'Échelle, le Repos*, soit sept méditations écrites dans les marges de la Bible, sur les bords du livre. Michaël Glück, « ce lecteur et écrivain sans dieu », comme il aime à se définir lui-même, et son éditeur ont choisi d'ajouter un huitième livre.

Et c'est le chaos qui resurgit. Non pas le désordre mais la fente première : l'inarticulé, l'irrévélé, l'irrésigné. La séparation fondatrice. « *Au commencement est la nuit / toujours la nuit* », « *la nuit sans nom* », Albe la blanche, si c'est là un des noms de ce qui serait espace lisse et blanc d'avant tout signe.



Dans la suite des jours

« *J'ai vu le jour dans la nuit* », écrit Michaël Glück. Et ce serait là le début de sa genèse ! N'est-ce pas toujours là que ça se passe ? Dans cette nuit d'avant toute nuit, nuit de l'intimité, son fonds, comme un non-lieu que tente de rejoindre l'écriture poétique, là où la conscience essaie d'entrer par effraction en risquant ses pauvres mots, là où elle tente de faire passer dans le jour la nuit demeurée nuit. Oui, « *il nous faut la trouver (la nuit) / de*

*petits jours / les mots* ». Mais comment les lancer dans le noir pour qu'ils trouvent écho et abri, qu'ils rencontrent l'autre, cet inconnu de tout lecteur ? Comment dire la possibilité de l'humain dans l'homme, sinon en l'arrachant à lui-même, à ses aliénations, au fusionnel menaçant ? Comment valoriser la séparation, le non qui redresse, l'insoumission à ce trop de lumière qui nous aveugle ? À ce faux jour aussi qui nous courbe, vantant toujours quelque soumission nouvelle ?

Il faut plonger dans ce livre, dans les questions qu'il pose et qui nous posent / nous exposent, ouverts à la verticalité d'un face-à-face qui nous tient debout, « *sans racines ni au-delà* », dit encore Michaël Glück. •

ALAIN FREIXE

## Athée errant

par Dominique Aussenac (Le Matricule des anges N° 162, avril 2015)

Page 1

POÉSIE ENTRETIEN

# Athée errant

Réunification-collectage de sept ouvrages de Michaël Glück autour de Bereshit, un des livres de la Torah. Chants vifs, graves, éternels et éminemment contemporains.



Le Sacrifice d'Isaac, Le Caravage

Il écrit. Il ne peut faire autrement. Certains à minuit se lèvent pour la prière. Lui, veille, pour relancer la langue, jeter les dés du poème, « redonner chance aux mots de se poser sur le silence ». Athée, il considère que « sans athéisme, sans libre-pensée, la démocratie ne peut plus se protéger d'elle-même ». Il entretient cependant un rapport fusionnel aux textes sacrés. Né à la fin de la guerre, la seconde dite mondiale, Michaël Glück a toujours l'impression d'être étranger. Émigré, fils, petit-fils d'émigré. Mère tchécoslovaque, père d'origine polonaise. Enfant, lorsqu'on prononçait son nom : Glückstein, il avait l'impression d'être écorché vivant. Dans l'intimité, les parents parlaient yiddish. Lui, c'est l'écriture qui l'a fait sortir du mutisme. Il affirme, péremptoire : « Ce dont on ne peut parler, il faut pourtant le dire. » Tour à tour, professeur de lettres et de philosophie, lecteur-traducteur chez Flammarion, directeur de théâtre, il s'intéresse à la danse, aux marionnettes, aux arts plastiques, à la musique... Est l'auteur de presque une centaine de recueils de poèmes, pièces de théâtre, livrets musicaux, traductions. Parmi eux, *La Ville est mosaïque* (Cadex, 1992), *Cérémonies d'exil* (Jacques Brémond, 1997), *Couve le feu* (Atelier des Grames, 2000) ou encore *Exil/Exit Bérénice* (Lanskine, 2015).

**Dans la suite des jours reprend sept de vos livres. Comment est né ce projet ?**

Quand j'ai proposé le projet à Jean Princivalle (créateur des éditions de l'Amourier), en 1994, je crois, seul le premier volume était écrit et je n'avais pas alors un mot des livres suivants, si ce n'est les titres des six volumes à venir et les quelques versets de *Bereshit* ou *Genèse*, qui devaient en nourrir l'écriture. Sept livres sont donc parus au fil des ans et quand il a été question de les rassembler en un volume, le texte de *Plus une nuit* s'est imposé. *Dans la suite des jours* a toujours été pour moi un projet poétique, une lecture-écriture, plume ou crayon à la main, d'un texte fondateur, poème des commencements.

**La nuit, votre genèse, apparaît comme un début. Peut-être aussi une fin ?**

Je suis d'une génération qui naît à l'écriture en allant chercher les mots dans l'encrier. Dans l'aube des apprentissages l'encre était bleue, violette parfois. Plus tard, devenue noire, l'encre fut la nuit sur le jour des cahiers. Ce livre dont nous parlons, en marge de *Genèse*, reprend aussi ce mouvement-là depuis le livre des séparations, *Jour un* que j'eusse pu aussi bien appeler le livre de la distinction, jusqu'à ce *Plus une nuit*, qui le clôt. Début, fin. Cycle ? N'est-ce pas au lecteur de traduire dans sa langue ? La nuit est-elle ce silence primordial, ce tohu-bohu, cette confusion native d'où quelque chose vient à naître ?

**Les mots, les arrache-t-on toujours à la nuit ?**

Arrachement, déchirement, séparation ? Traduit du silence, disait Joë Bousquet : mené au-delà, sur l'autre rive. Nuit : trou noir autour duquel nous tournons. Dire peut-être : en nous arrachant à la nuit dans les premiers mots, dès les premiers mots, nous passons de la nuit mutique au jour volubile.

**Au début sont le souffle et le sable ? Qu'est-ce que l'avant-souffle ?**

Le chant et le temps sont le souffle et le sable. Moments, infimes moments dans l'histoire, la matière. La lecture de *Jour un* pourrait inviter, m'inviter aussi, à une relecture des premiers versets de la *Genèse* avec les apports de la physique, de l'astrophysique et de la génétique. Mes connaissances sont hélas insuffisantes, mais j'ai intuition qu'il faudrait, pour pouvoir ébaucher une réponse à votre question, en passer par là. Big bang, souffle et avant souffle, énergie, intensité, séparation, division cellulaire où la vie s'origine comme la séparation des lèvres, leur ouverture origine le chant.

**Le Lit renvoie au charnel, à l'amour bien sûr, à une érotisation ?**

Le lit est le lieu du monde de l'origine du monde (bien sûr je vois le tableau de Gustave Courbet, et ce tableau m'émeut autant que la *Madonna del Parto* de Piero della Francesca). Histoire de la matière, disais-je, oui apparition de la chair. Éro-





tisme, oui. Le vieux livre n'attend pas le cantique des cantiques, le chant des chants pour nous parler d'amour. Tout ne parle que de ça, disait Groddeck. Les livres, les miens autant, la matière, les étoiles, la chair, nos chairs. *Genèse* est un livre érotique comme la *Théogonie* d'Hésiode. *Le Lit* relit la naissance d'Eve, le nom même de la première femme est apparition de la chair, son nom est vivre. Quelle vie sans les deux draps, sans l'étreinte de deux, sans la séparation qui est distance pour la formation d'un premier distique...

**La Table engendre une scansion toute particulière ?**

La réponse à votre question est déjà dans le sous-titre de ce mouvement, *Incantation Babel*. Mais surtout la table est autant celle des commensaux que celle du face à face, du vis-à-vis. Elle est celle du partage. Deux sont à la table autour du livre, qu'il faut scander, rythmer pour en déployer non pas LE sens, mais la polyphonie autant que la polysémie. La table est le lieu, la scène, où s'invente l'arrachement à la langue unique, où est rendue possible l'insurrection poétique contre l'unisson.

**Le Couteau évoque Iphigénie, Ismaël, Isaac. Le sacrifice est un élément clé dans votre travail d'écriture. Pourquoi ?**

Le sacrifice est aussi vieux que l'histoire des civilisations. C'est sans doute parce que l'idée, le goût du sacrifice me sont viscéralement intolérables qu'il m'a fallu affronter la répétition du thème. Et dans *Le Couteau* il m'a fallu aussi sortir du seul référent biblique. Ce sont toujours les jeunes qui sont sacrifiés. Cela peut-être nous raconte aussi quelque chose de la sénescence qui accable tout pouvoir. Quel est ce monde où les pères ont droit de vie pouvoir de mort sur leurs enfants ? Le poème est le lieu de la relecture, de l'hypothèse. Et si le vénérable Abraham n'était que la figure de la plus abominable des soumissions ? Permettez qu'ici je cite les trois derniers vers : « *quel père es-tu / qui n'a su écouter l'appel / à l'insoumission* ».

**L'Echelle engendre plusieurs interprétations. Quelles sont les vôtres ?**

Ce mouvement *Dans la suite des jours* ne peut répondre à votre question. L'écriture est née de mon incompréhension, de mon inaptitude à interpréter, à comprendre. Tout le poème dit cela, mon incapacité à entendre quelque chose à la transcendance : « *nous ne sommes pas / assez terre à terre* ». Je le dis, je l'écris, j'inscris ce je dans le corps du poème. Il me semble bien que *L'Echelle* est le seul des sept livres ou un « je » apparaît. Avec des souvenirs et usages de l'échelle qui renvoient à l'enfance. Je n'ai pas d'interprétation. Je reste démuné face à ce « *ils montent et ils descendent* ». Mais me plaît ce rythme d'anges qui ne sont déchus...

**Vous apparaissez comme un lecteur athée de la Genèse. Relegere pour vous se situe plutôt du côté du lire relire plutôt que du relire ?**

Religere plutôt que religare. En effet. Lire et relire sont écrire. Délire aussi. A la fois geste de l'espèce et insurrection, surgissement d'un sujet. Ce étant dit, je n'ai pas d'aversion à l'égard du mot relire, comme beaucoup mot à deux faces : tenir ensemble par un lien (un joug) mais aussi pont au-dessus du fleuve ou du gouffre, chemin qui permet d'aller vers. Dans relire il y a aussi quelque chose du symbole, quelque chose du préfixe du syn- du vivre ensemble... Si cela ne se transforme pas en fusion. Ce à quoi je suis réfractaire c'est à la pensée, la vie fusionnelle. La

fusion est tohu et bohu ou bien Chaos qui précède *Gé...* ou Eve, la vie. La vie n'est pas fusion, elle est séparation sans laquelle le distique, le dialogue ne sont pas possibles. La pensée fusionnelle est létale. Elle est la mort du poème.

**On est surpris par votre rapport presque obsessionnel aux textes sacrés. Qu'est-ce qui le conditionne tant ?**

Je suis d'une curiosité obstinée, persistante, mu par un désir de comprendre, d'explorer. Aucune éducation religieuse chez moi, aucune torah, aucune bible ni évangiles. J'ai demandé ces livres quand je suis rentré dans le secondaire. J'avais besoin de mieux savoir ce que je lisais quand je lisais... C'est quoi *Booz endormi*, à quoi est-il fait allusion quand je lis et « *au septième coup les murailles tombèrent* ». C'est l'amour de la poésie qui me conduit vers ces sources que sont les textes dits sacrés. *Dans la suite des jours* dialogue avec *Genèse*, mais on peut élargir le champ (autant que le chant). Il est un livre vers lequel souvent je retourne c'est celui de Jerome Rothenberg, *Les Techniciens du sacré*. Je ne suis d'aucune religion, je suis de leurs poèmes.

**Pourquoi ce « plus d'une, qu'une nuit » ?**

Quand Jean Princivalle m'a proposé de reprendre en un volume les sept livres qu'il avait publiés, je n'ai souhaité ni reprendre ni corriger ni amender les textes, je n'ai pas voulu y introduire variantes et commentaires. Par contre, outre cet *ouvrir la nuit* qui dit l'aventure et la gratitude, j'ai eu désir de ce *Plus une nuit*. J'ai d'abord écrit ces trois mots ; puis je les ai lus ; à voix haute et, oralisant, je me suis pris au piège des deux énonciations possibles. Ambiguïté, polysémie. *Plus une nuit ou + une nuit* ? Ce huitième livre est né de cette tension entre les deux lectures.

**« Et si le vénérable Abraham n'était que la figure de la plus abominable des soumissions ? »**

**Notre travail de lecture de textes sacrés et d'écriture, vous rapproche du métier de couturier. Reprise-vous ?**

J'aime la formule : reprise-vous ? *Dans la suite des jours* tient en effet de la reprise, du remake d'un texte sans fin relu. Comme *l'Odyssée*. Travaux d'aiguilles. Oui, bien sûr, tailler, couper, coudre. Entre métier de Pénélope et patience du tailleur. Mais peut-être y a-t-il aussi quelque chose, dans ces gestes qui viennent pourvoir quelques-uns des premiers besoins (se vêtir, se protéger) un savoir d'architecte. « *Je bâtis ma demeure* », écrivait Edmond Jabès. Ne parle-t-on pas aussi de jeter, avec l'aiguille, un bâti ?

**L'acuité dont vous faites preuve ne semble pas vous avoir amené à considérer la vanité et la futilité d'écrire ?**  
Vanité, tout n'est que vanité. Ce n'est pas dans *Genèse* et d'aucuns traduisent plutôt par buée, tout n'est que buée. Comme le peu du souffle qui se dissipe sur la vitre ou ce petit nuage qui nous précède dans l'hiver, ce peu qu'engendre notre souffle. Vanité, futilité, les deux mots souvent traduisent le même mot de l'original. Tout a peut-être été déjà dit mais chaque redite donne naissance, malgré tout, à un nouveau chant. Dans un certain sens le poème ne sert à rien, ne sert personne. Sans doute est-ce sa chance d'échapper un peu à la servilité. Écrire est vain, écrire est futile pourtant écrire donne vie à qui porte le poème. Rien de nouveau sous le soleil ? Sauf qui vient de naître pour le dire encore.

Propos recueillis par Dominique Aussenac

DANS LA SUITE DES JOURS DE MICHAËL GLÜCK  
L'Amourier, 490 pages, 26 €



## Plus une nuit

par Françoise Hân (Les Lettres françaises 12 mars 2015)

### LETTRES

#### CHRONIQUE POÉSIE DE FRANÇOISE HÂN

## Plus une nuit

Le titre de cette chronique est emprunté à Michaël Glück. Dans la suite des jours, qu'il vient de publier, réunit sept ouvrages parus précédemment, de 1996 à 2009, prévus pour former un cycle, suivis de l'inédit *Plus une nuit*.

Yves Di Manno nous pardonnera de coiffer avec les mêmes mots le livre *Une, traversée*, qui paraît moins d'un an après *Champs – un livre-de-poèmes* (Flammarion), version revue, définitive, de deux ouvrages de jeunesse. Tant sa démarche que son écriture diffèrent de celles de Michaël Glück. Mais tous deux le savent, quels que soient les travaux des jours, il reste une nuit à écrire.

La nuit est un thème prépondérant chez Michaël Glück. Il prévient en avant-propos: « *J'ai vu le jour la nuit.* » C'est le cas de beaucoup d'entre nous, mais rien n'empêche le poète, tout en jouant sur cette expression, d'en faire le prisme à travers lequel regarder ce qui l'entoure. Le premier segment du cycle ne s'en intitule pas moins *Jour un*: sans la parole, le monde est un désert sans eau et, en absence d'eau, il n'est pas de vie. La création poétique s'apparente à la recherche du sorcier: creuser la terre pour y trouver la parole à partager.

Les jours suivants se nomment: *le Lit, la Table, le Couteau, le Berceau et la Tombe, l'Échelle, le Repos*. Il y a ainsi sept jours, le dernier étant celui du repos, comme dans la création selon la Bible. Mais là n'est pas le fil conducteur de l'œuvre de Michel Glück. Elle se tient « *Face à face, Sans affront, Une mise / à distance* » (*le Lit*). Elle a besoin de « *chacun selon la langue le poème réfractaire et les lèvres rebelles à l'idole* » (*la Table*).

Le Couteau dénonce le crime pour raison d'État, celui d'Agamemnon sur sa fille Iphigénie. À la suite, il s'en prend à la séparation fatale entre Ismaël et Isaac, tous deux fils d'Abraham. *Le Berceau et la Tombe* énoncent d'un trait que naître implique de devoir mourir: « *Le berceau est la tombe.* » Dans le bref intervalle entre les deux, « *parler ne devrait / se conjuguer / qu'au pluriel* ». Si *l'Échelle* est nommée par endroits comme étant celle de Jacob, dont le sommet touchait le ciel, elle est aussi, très concrètement, celle d'une bibliothèque,

celle du ramoneur, celle montée pour engranger le foin. Alors, le rêve de Jacob, « *à quoi ça parle à qui* ». Plusieurs poèmes répètent: « *Nous ne sommes pas / assez terre à terre* ».

Pourquoi ajouter une nuit à cette semaine si bien remplie? Les jours ont reçu chacun leur nom, mais la nuit ne sera nommée « *si ce n'est par l'entre-deux jours nuit + une nuit + & + une nuit dans l'encrier* », tant qu'il y aura des mots, tant que le poète éprouvera le besoin de « *se lever au milieu de la nuit / tracer la ligne de partage / des eaux // une parole pour chaque rive* » et que le recouvrira une pluie d'étoiles filantes.

Yves Di Manno ne serait pas le passeur de poèmes que l'on connaît s'il n'était d'abord poète. Directeur, depuis 1994, chez un éditeur important, de la « *Collection Poésie* », traducteur des poètes américains William Carlos Williams, Ezra Pound, Jerome Rothenberg, George Oppen, il est l'auteur d'une vingtaine de recueils siens. Avec *Champs – un livre-de-poèmes* (1975-1985), il a confronté l'évolution de son écriture à celle de la réalité où elle fraye son chemin. Il a élagué, réorganisé les deux *Champs* parus en 1984 et 1987 pour en faire ce volume unique, témoin d'un tournant décisif dans sa conception du travail poétique.

En 2012, il publiait *Terre sienne*, chez le même éditeur que, aujourd'hui, *Une, traversée*. Ce livre, d'une très belle présentation, réunit ses poèmes et des photographies d'Anne Calas, dans un échange constant, égalitaire, différent de ce qu'on a coutume d'appeler illustration du texte par l'image ou commentaire de l'image par le texte. Anne Calas pratique, au besoin en les faisant s'interpénétrer, plusieurs modes d'expression artistique. Elle a publié, entre autres, un ouvrage de poésie de 220 pages, *Littoral 12* (Flammarion, 2012), qu'une pièce sonore accompagne sur son site [www.annecalas.com](http://www.annecalas.com).

*Une, traversée*: qualifiée de « *virgule infime / au verso des nuits* », la virgule du titre lui donne son sens. Quelle est cette une, traversée par des rais de lumière dans une chambre aux volets fermés? Que suggère le titre du premier chapitre, « *Chambre alternative* », alors que s'impose à l'esprit la camera obscura du XVI<sup>e</sup> siècle? (Cette lointaine ancêtre de la chambre noire des photographes pouvait atteindre la taille d'une salle.) Des drapés

de couverture en désordre, les fesses, les cuisses, les jambes et les pieds d'un corps à demi nu sont des images sans voyeurisme: « *elle s'étend, elle écarte / les jambes, la pénombre // ne retiendra pas la ligne / invisible du corps* ». Les contours estompés font le charme, au sens fort, des photos.

La femme se débat contre une horde – une de ces hordes mêlées de souvenirs et de désirs qui assaillent les insomniaques. Elle est nouée à une absence, si fortement que le rêve prend la réalité d'une poignée de glaise dont elle s'enduit la poitrine. Dans cet épisode apparaissent un rivage imaginaire et une île lointaine, c'est là que la jeune femme a connu l'amour physique. Elle et rivage reviendront plusieurs fois dans les vers, mais aussi les brumes enveloppant tant le réel que le rêvé.

Son parcours nocturne suit trois autres chapitres: « *La série monotype* », « *Corps 9* », « *L'envol* ». Au dernier, elle fait volte-face, déserte le lit pour aller s'allonger sur une flaque de lumière, dans l'encadrement de la porte. (Et donc, la porte est ouverte.) Les photos la montrent en forêt, vêtue d'une robe. À la toute dernière, elle est vue de dos, marchant, minuscule, au pied des grands arbres, ayant trouvé, peut-être, sa liberté.

Une autre lecture est superposable à celle qui vient d'être faite. Elle s'attache à la recherche du poète « *traversant / de chambre en // chambre une lumière / plus secrète* ». Elle remarque des procédés relevant de l'écriture poétique: la coupure d'un mot en fin de vers, des jeux sur la polysémie des vocables. Un geste passe au féminin pour inscrire « *une impensable geste // son corps comme une lettre / réinventant le conte* ». Interviennent des vocables empruntés à l'imprimerie: monotype ou, non sans humour, corps 9. Bref, *Une, traversée* serait la page s'écrivant et qui ne dit jamais tout: du poème, une part insaisissable s'éloigne au-delà de tout commentaire.

**Dans la suite des jours – plus une nuit**, de Michaël Glück,

L'Amourier, 2014, 490 pages, 26 euros, [www.amourier.com](http://www.amourier.com)

**Une, traversée**, texte d'Yves Di Manno, photographies d'Anne Calas, Éditions Isabelle Sauvage, 2014, 104 pages, 24 euros, [Éditions.isabelle.sauvage@orange.fr](mailto:Éditions.isabelle.sauvage@orange.fr)